

plus tard, le célèbre navigateur Nordenskiöld devait rencontrer en ces parages, lors de cette audacieuse campagne dans laquelle il découvrit le passage du nord-est. A cette époque, quelques-uns de ces indigènes étaient armés de revolvers et de fusils à tir rapide, premiers dons de la civilisation américaine.

Comme la saison d'été était à peine terminée, les naturels de Port-Clarence n'avaient pas encore réintégré leurs habitations d'hiver. Ils s'étaient établis sous de petites tentes, élégamment dressées, faites d'épaisses toiles de coton à vifs bariolages, et consolidées par des tresses d'herbes. A l'intérieur se trouvaient nombre d'ustensiles fabriqués avec des noix de coco.

Et Clou-de-Girofle, lorsqu'il vit pour la première fois ces ustensiles, se s'écrier :

— Ah ça ! mais il pousse donc des cocotiers dans les forêts de l'Esquimaudie...

— A moins... lui répondit M. Serge, que ces noix aient été apportées des îles du Pacifique et échangées par les baleiniers qui font relâche à Port-Clarence !

Et M. Serge avait raison. Du reste, les rapports des Américains et des indigènes étaient déjà très suivis à cette époque. Il s'opérait entre eux une fusion tout à l'avantage du développement de la race esquimaude.

A ce propos, il faut faire observer, ainsi qu'on le verra plus tard, qu'il n'existe aucune conformité de type ni de mœurs entre les Esquimaux d'origine américaine et les indigènes de la Sibirie asiatique. Ces tribus alaskiennes ne comprennent même pas la langue qui se parle à l'ouest du détroit de Behring. Mais, leur idiome étant très mélangé de mots anglais et russes, il n'était pas trop difficile de converser avec eux.

Il s'ensuit que, dès les premiers jours de son installation, la famille Cascabel voulut se mettre en rapport avec les indigènes disséminés autour de Port-Clarence. Ayant été hospitalièrement reçue dans les tentes de ces braves gens, elle n'hésita point à leur ouvrir les portes de la *Belle-Roulotte*, — ce dont personne n'eut à se repentir.

Ces Esquimaux sont, d'ailleurs, beaucoup plus civilisés que le public ne le croit généralement. On se les figure comme des sortes de plioques de l'espèce parlante, des amphibiens à face humaine, à en juger par les vêtements qu'ils ont l'habitude de porter, surtout pendant la saison d'hiver. Il n'en est rien, et, à Port-Clarence, les représentants de la race esquimaude ne sont ni répugnants à voir ni désagréables à fréquenter. Quelques-uns poussent même le respect de la mode jusqu'à s'habiller presque à l'européenne. La plupart obéissent à une certaine coquetterie, qui admet l'ajustement en peau de renne ou de phoque, le "pask" en fourrure de marmotte, le tatouage de la figure, c'est-à-dire quelques légères traces de dessins appliquées sur le menton. Les hommes ont la barbe courte et rare ; au coin des lèvres, trois trous, percés avec art, leur permettent d'y suspendre de petits anneaux en os sculpté, et le cartilage de leur nez reçoit aussi aussi quelques ornements de ce genre.

En somme, les Esquimaux qui vinrent rendre leurs devoirs à la famille Cascabel n'avaient point un fâcheux aspect, — cet aspect que présentent trop souvent les Samoyèdes ou autres indigènes du littoral asiatique. Les jeunes filles portaient à leurs oreilles des rubans de perles, à leurs bras des bracelets de fer ou de cuivre assez finement travaillés.

Il faut également noter que c'étaient d'honnêtes gens, pleins de bonne foi dans les transactions, bien que marchandant et quémandant à l'excès. En résumé, reprocher ce défaut aux naturels des régions arctiques, ce serait se montrer sévère.

La plus parfaite égalité règne parmi eux. Ils n'ont pas même de chefs de clan. Quant à leur religion, c'est le paganisme. Ils adorent, en fait à divinités, des poteaux à figures sculptées et peintes en rouge, qui représentent diverses sortes d'oiseaux dont les ailes se déploient largement en éventails. Ils ont des mœurs pures, un sentiment très développé de la famille, le respect des pères et mères, l'amour des enfants, la vénération des morts, dont les cadavres, exposés en plein air,

sont habillés de vêtements de fête, ayant près d'eux armes et cayak.

Les Cascabel se plaisaient beaucoup à ces promenades quotidiennes qu'ils faisaient aux environs de Port-Clarence. Souvent aussi, ils allaient visiter une ancienne huilerie, de fondation américaine, qui fonctionnait encore à cette époque.

Le pays n'est pas dépourvu d'arbres, ni le sol de végétation, aspect très différent de celui que présente la presqu'île des Tchoukotchis, de l'autre côté du détroit. Cela tient à ce que, le long de la côte du Nouveau-Continent, monte un courant chaud, venu des brûlants parages du Pacifique, tandis que, le long du littoral sibérien, descend un courant froid, puisé au bassin des mers boréales.

Il va sans dire que M. Cascabel n'avait point l'intention de donner des représentations aux indigènes de Port-Clarence. Il se déliait et pour cause. Jugez donc, s'il s'était trouvé parmi eux des acrobates, des jongleurs, des clowns, aussi remarquables que chez les Indiens du fort Youkon ! Mieux valait ne pas risquer de compromettre une seconde fois la réputation de la famille.

En attendant, les jours s'écoulaient, et, en réalité, c'était plus qu'il n'était nécessaire pour le repos de la petite troupe. Certainement, après une semaine de halte à Port-Clarence, tous auraient été en état d'affronter les fatigues d'un voyage en terre sibérienne.

Mais le détroit était toujours interdit à la *Belle-Roulotte*. A la fin de septembre, et sous cette latitude, si la température était déjà au-dessous du zéro centigrade en moyenne, le bras de mer qui sépare l'Asie de l'Amérique n'était pas encore pris. Il passait de nombreux glaçons, formés au large sur les limites du bassin de Behring, et qui remontaient vers le nord, en prolongeant la côte alaskienne sous l'action de ce courant venu du Pacifique. Mais il fallait attendre que ces glaçons se fussent solidifiés, puis agglomérés, de manière à ne plus offrir qu'un immense ice-field, immobile et "carrossable" entre les deux continents.

Il était évident que, sur cette couche glacée devenue assez résistante pour qu'il y pût passer un convoi d'artillerie, la *Belle-Roulotte* et son personnel ne courraient aucun risque. Ce n'était d'ailleurs qu'un trajet d'une vingtaine de lieues dans la partie la plus resserrée du détroit, comprise entre le cap du Prince-de-Galles, un peu au-dessus de Port-Clarence et le petit port de Numana, situé sur la côte sibérienne.

— Diable ! dit un jour M. Cascabel, il est vraiment fâcheux que les Américains n'aient pas construit un pont.

— Un pont de vingt lieues ! s'écria Sandre.

— Et pourquoi pas ? fit observer Jean. Il pourrait s'appuyer au milieu du détroit sur l'îlot Diomède.

— Ce ne serait pas impossible, répondit M. Serge, et il est permis de croire que cela se fera un jour, comme tout ce que peut faire l'intelligence de l'homme.

— On se propose bien de jeter un pont au-dessus du Pas-de-Calais, dit Jean.

— Tu as raison, mon ami, répondit M. Serge. Pourtant, convenons-en, le pont du détroit de Behring serait moins utile que le pont de Calais à Douvres. Positivement, il ne ferait pas ses frais !

— S'il était peu utile pour les voyageurs en général, reprit Cornélia, il le serait pour nous, du moins...

— Eh ! j'y pense ! répliqua M. Cascabel. Mais, pendant les deux tiers de l'année il existe, notre pont, un pont de glace, aussi solide que n'importe quel pont de pierre ou de fer ! C'est dame Nature qui le reconstruit tous les ans, après la débâcle, et elle ne demande pas de péage !

Il disait vrai, M. Cascabel, avec son habitude de prendre les choses par leur bon côté. Pourquoi un pont qui coûterait des millions, quand il suffisait d'attendre le moment favorable pour que le passage fût assuré aux piétons comme aux voitures ?

En effet, cela ne pouvait plus tarder. Il ne fallait qu'un peu de patience.

Vers le 7 octobre, il fut constant que la période d'hivernage était définitivement établie sous

cette haute latitude. Il neigeait fréquemment. Toute trace de végétation avait disparu. Les rares arbres du littoral, dépouillés de leurs dernières feuilles, étaient chargés de givre. On ne voyait plus rien de ces maigres plantes de ces contrées boréales, dont les espèces sont si voisines de celles de la Scandinavie, ni aucune de ces linaires, qui composent en grande partie l'herbier de la flore arctique.

Toutefois, si les glaçons dérivait toujours à travers le détroit, tant le courant est rapide, ils s'accroissaient en largeur et en épaisseur. De même qu'il suffit d'un grand coup de feu pour opérer la soudure des métaux, il suffirait ici d'un grand coup de froid pour souder les morceaux de l'ice-field. On pouvait l'attendre d'un jour à l'autre.

Et pourtant, si la famille Cascabel avait hâte que le détroit fût praticable et lui permit de quitter Port-Clarence, si ce devait être une joie de mettre enfin le pied sur l'ancien continent, cette joie ne laissait pas d'être mêlée d'amertume. Ce serait l'heure de la séparation. On abandonnerait l'Alaska, sans doute, mais M. Serge resterait dans ce pays, puisqu'il n'était pas question qu'il allât plus loin vers l'ouest. Et, après l'hiver, il reprendrait ses excursions à travers cette partie de l'Amérique dont il voulait achever l'exploration, en visitant ces territoires situés au nord du Youkon et au delà des montagnes.

Séparation cruelle pour les uns comme pour les autres, car tous étaient liés, non seulement par la sympathie, mais aussi par une amitié très étroite !

Le plus attristé, on le devine, c'était Jean. Pouvait-il oublier que M. Serge emmènerait Kayette avec lui ? Et n'était-ce pas l'intérêt de la jeune Indienne, que son avenir fût remis entre les mains de son nouveau père ? A qui pouvait-elle être mieux confiée qu'à M. Serge ; Il en avait fait sa fille adoptive, il la conduirait en Europe, il la ferait instruire, il lui assurerait une situation qu'elle ne trouverait jamais dans une famille de pauvres saltimbanques. En présence de tels avantages, eût-il été permis d'hésiter ? Non, certes ! et Jean était le premier à le reconnaître. Malgré cela, il n'en éprouvait pas moins une peine que trahissait sa tristesse croissante. Comment aurait-il eu la force de se maîtriser ? Se séparer de Kayette, ne plus la voir, ne plus la revoir même, lorsqu'elle serait si loin de lui matériellement et moralement, quand elle aurait pris place dans la propre famille de M. Serge, perdre cette douce habitude qu'ils avaient pris de causer ensemble, de travailler ensemble, d'être toujours l'un près de l'autre, c'était désespérant.

D'autre part, si Jean était très malheureux, son père, sa mère, son frère et sa sœur, profondément attachés à Kayette, ne pouvaient se faire à l'idée de s'éloigner d'elle, non plus que de M. Serge. Ils auraient donné "gros", comme disait M. Cascabel, pour que M. Serge consente à les accompagner jusqu'au terme de leur voyage. Ce seraient encore quelques mois à passer près de lui, puis... ensuite... on verrait...

Il a été dit que les habitants de Port-Clarence avaient pris cette famille en grande affection. Ils ne voyaient pas sans appréhension s'approcher le moment où elle se hasarderait à travers les steppes, exposée à de très réels dangers. Mais s'ils montraient de la sympathie à ces Français, venus de si loin et qui s'en allaient si loin, quelques-uns des Russes, récemment arrivés au détroit, étaient portés à observer le personnel de la troupe et, plus particulièrement, M. Serge dans un intérêt tout différent.

On ne l'a point oublié, il se trouvait alors à Port-Clarence, un certain nombre de ces fonctionnaires que l'annexion de l'Alaska obligeait à réintégrer les territoires sibériens.

Parmi ces agents, il y en avait deux qui avaient été chargés d'une mission toute spéciale sur les territoires américains soumis à l'administration moscovite. Elle consistait à veiller sur les réfugiés politiques, auxquels la Nouvelle-Bretagne donnait asile, et qui pouvaient être tentés de franchir la frontière alaskienne. Or, ce Russe, devenu le compagnon et l'hôte d'une famille de saltimbanques, ce M. Serge qui s'arrêtait précisément aux limites de l'Empire du Czar, leur avait